

France Forum Janvier Mars 89

x2

# LA VIE LITTERAIRE

par Philippe SENART

**Bernard-Henri Lévy** : Les derniers jours de Charles Baudelaire. - **Hervé Bazin** : Le démon de minuit. - **Pierre-Jean Rémy** : Annette ou l'éducation des filles. - **Françoise Chandernagor** : La sans pareille. - **Denis Tillinac** : Un léger malentendu. - **Philippe Labro** : Un été dans l'ouest. - **Erik Orsenna** : L'exposition coloniale. - **François-Olivier Rousseau** : La Gare de Wansee. - **Michel Braudeau** : L'objet perdu de l'amour. - **Alexandre Jardin** : Le Zèbre. - **Didier Van Caulewaert** : L'orange amère. - **Richard Jorif** : Clownerie.

**L**e 15 mars 1866, Baudelaire fait une chute dans l'église Saint Loup à Namur. Ramené à l'hôtel du Grand miroir à Bruxelles où, depuis avril 1865, il s'est retiré, son état s'aggrave rapidement. Le 30 mars, il est frappé d'hémiplégie. Il est transporté à la maison du Bon secours. Il ne peut plus dire que deux mots, "cré non", au grand scandale des religieuses qui veulent le faire exorciser. Il mourra le 31 août 1867, après avoir passé sa dernière année à la maison de santé du docteur Duval à Paris, sans avoir retrouvé l'usage de la parole. Entre le 30 mars 1866 et le 31 août 1867, s'étend le silence de Baudelaire. M. Bernard-Henri Lévy imagine dans *les Derniers jours de Charles Baudelaire* (1) ce que, durant cette période, le poète a pensé, ce qu'il aurait voulu dire.

M. Bernard-Henri Lévy a sous-titré une œuvre qui semble ne pouvoir être que d'imagination, "roman". Celui qui a reçu délégation d'écrire ce roman, le Narrateur, se présente à la page 227 du livre : c'est un jeune écrivain, fils de famille, dandy, opiomane, "raisonna-

blement frivole", espoir, à l'égal de Mallarmé, des cercles littéraires parisiens. Mais qui est-il vraiment ? Lui qui a poursuivi Baudelaire jusqu'à Bruxelles, qui est devenu son secrétaire, alors qu'à Paris, il n'avait jamais osé lui adresser la parole, lui à qui le poète dicte, tant qu'il le peut encore, le livre dont il a toujours rêvé, qui sera le livre de sa vie et qui doit être aussi important que les Confessions de Rousseau, lui qui s'est introduit par effraction non seulement dans la chambre de son héros, mais dans sa tête et qui, lorsqu'il se sera tu définitivement, pense à sa place, le fait parler par procuration, oui, qui est-il ? N'est-il pas, ce dandy de vingt-deux ans, Baudelaire lui-même ? Et quand il sera devenu vieux, qu'il publiera à son tour le livre de sa vie, celui-là même qu'il nous est donné de lire aujourd'hui, quel est, en fait, ce livre, sinon le livre de la vie de Baudelaire ? Mais comme Baudelaire a voulu séparer son œuvre de sa vie "pour lui prêter un auteur idéal, supérieur à l'homme de tous les jours", ce livre, n'est-ce pas le livre de l'œuvre même, l'œuvre mise à nu ?

Comment devient-on écrivain ? Comment transforme-t-on la vie en art ? Telles sont, posées, les questions auxquelles il est, ici, apporté des réponses. *Les derniers jours de Charles Baudelaire* évoque, à travers les affres de l'agonie, biographie déguisée en roman, une vie, mais c'est, traversant l'homme pour atteindre l'œuvre, un roman critique. Derrière Baudelaire, derrière le Narrateur qui ressemble à Baudelaire, se profile M. Bernard-Henri Lévy qui utilise le procédé de simulation que Roland Barthes recommande aux critiques littéraires, et qui sous le masque du romancier, ne fait qu'écrire au deuxième ou au troisième degré une étude critique.

*Les Derniers jours de Charles Baudelaire*, c'est un roman, certes, mais sur de l'écrit. Aussi bien, quelle différence y a-t-il entre romancier et critique ? Le critique, comme le romancier, crée la vie en la reproduisant, en la mimant, mais si le romancier prend modèle sur des "choses vues", c'est M. Jacques Brenner qui a remarqué que le critique prenait modèle sur des "choses lues". Sainte-Beuve, ainsi, n'a jamais écrit, en s'inspirant de ses lectures, que des articles, des études, des portraits où "la critique, au sens exact du mot, disait-il, n'intervient que comme fort secondaire et n'est qu'une forme particulière pour produire ses propres sentiments sur le monde et la vie". Il appelait ses Portraits littéraires des "petites nouvelles à un personnage". Baudelaire, lui-même, le modèle du Narrateur sur lequel se modèle M. Bernard-Henri Lévy, qu'a-t-il fait, sinon transposer en œuvre personnelle ses lectures de Poë et de Maistre ? "Il ne pouvait écrire qu'en lisant", dit M. Bernard-Henri Lévy.

*Les derniers jours de Charles Baudelaire*, c'est un "roman" sur le moment sans doute le plus important dans la vie du poète, le moment où l'essentiel est devenu indicible. A Nadar venu voir son ami dans sa chambre de la clinique Duval celui-ci montrait le ciel embrasé par le soleil couchant sur l'Arc de Triomphe. "Cré non, cré non", il ne pouvait rien dire d'autre. Il faut, pour exprimer un tel moment, encore plus que l'imagination du romancier, la sympathie du critique ; mieux même que le recours à la méthode de simulation préconisée par Roland Barthes, l'aspiration à une communion. C'est cette communion avec son modèle que Charles du Bos recherchait dans des études critiques bien mal nommées *Approximations*. Il y approfondissait, il y pénétrait des intimités. M. Bernard-Henri Lévy, en s'installant, par personne interposée, dans la dernière saison de la vie de Baudelaire, a écrit avec bonheur un psycho-drame, mais a-t-il réussi, plus profondément, à révéler le mystère de cette vie, le secret de cette œuvre ?

\*  
\* \*

M. Hervé Bazin est entré dans la littérature, il y aura bientôt un demi-siècle, une "vipère au poing", en dénonçant, au nom de tous les fils ingrats, la famille. Dès son deuxième livre, *La mort du petit cheval*, il faisait amende honorable. Jean Rezeau, le fils de la Folcoche de *Vipère au poing*, y avouait qu'il ne se sentait à l'aise qu'au milieu

des siens. Depuis, de *Qui j'ose aimer* à *Au nom du fils*, l'œuvre de M. Hervé Bazin n'a cessé d'illustrer la parabole du retour de l'enfant prodigue. Au "famille, je te hais" de Gide, au "famille, je te chéris" d'Henry Bordeaux, répond un "famille, pardon" du petit-neveu de René Bazin. C'est parce qu'il se sent à l'aise dans la famille, que Gérard Laguenière, à quatre-vingts ans, en fonde une nouvelle, en se remarquant avec une femme qui pourrait être sa petite-fille. *Le Démon de minuit* (2), c'est, une nouvelle fois dans l'œuvre de M. Hervé Bazin un geste de réparation envers la famille.

Le lecteur pressé à l'affût du scandale ne cherchera dans ce roman que les confidences d'un vieil homme sur l'amour physique, ses émois, ses fiascos, ses triomphes sans lendemain. Il y a dans *le Démon de minuit* toute une documentation tirée des sex-shops sur les cent façons de réveiller des ardeurs éteintes. Cet étalage de pharmacopée est un peu répugnant. Naturalisme pas mort !... Il y a aussi, évoqué, le problème du divorce que M. Hervé Bazin a traité dans *Madame Ex*, en ne craignant pas de se mettre en contradiction avec l'individualisme hédoniste de son temps, pour soutenir les vrais droits de la femme qui ne coïncident pas forcément avec son émancipation sexuelle. M. Hervé Bazin faisait porter son attention dans *Madame Ex* sur la femme divorcée, c'est-à-dire sur la victime. Dans *le Démon de minuit*, il ne jette qu'un regard rapide sur la triste situation de Solange Laguenière après son divorce. Il préfère s'intéresser à celle du mari. C'est pour revendiquer en ce bicentenaire de la Déclaration des droits de l'Homme, le droit de tout homme, quel que soit son âge, à l'amour.

Les escapades de Gérard Laguenière complaisamment décrites ne présentent cependant que peu d'intérêt. Ce qui doit retenir l'attention du lecteur dans *le Démon de minuit*, c'est la volonté, manifestée au terme d'une existence, de se prolonger encore, comme par une ultime protestation contre la mort, dans la famille, cette affirmation que l'amour de la vie ne peut passer que par l'amour de la famille qui, seule, la fonde, la soutient, la transmet. L'auteur de *Vipère au poing* n'en finit pas de battre sa coulpe. Le mariage de Gérard Laguenière peut faire sourire ou s'indigner. Il y a dans ce geste un défi, peut-être, à la société, certainement à la mort, mais, encore plus certainement, l'expression d'une grande tendresse, longtemps refoulée, pour toutes les fonctions naturelles de la famille. L'apparition d'un rejeton sur l'arbre qu'on pouvait croire desséché justifie, en quelques pages, M. Hervé Bazin d'avoir écrit ce livre.

\*  
\* \*

M. Pierre-Jean Rémy a placé son roman *Annette ou l'éducation des filles* (3) sous le signe de *Lamiel*. "Lamiel, dit Stendhal, était fort éveillée, pleine d'esprit et d'imagination". Mais l'histoire d'Annette commence dans le faubourg de l'Houmeau à Angoulême, d'où est sorti Lucien Chardon dit de Rubempré. M. P.J. Rémy a divisé son livre en trois parties, "Scènes de la vie de province", "Scènes de la vie parisienne", "Scènes de la vie